

POÈMES EN PROSE

III/ LE LIVRE DES TROIS LIVRES

1/ LE LIVRE DE LA MALADIE ET DE LA MORT



*Visitation de la Vierge, portail d'une cathédrale inconnue
crayon à papier © Xavier Hiron, 1981*

Poèmes en prose II

Comme exprimé dans la préface faisant désormais corps avec les trois recueils réunis dans ce *Livre des trois livres*, l'ambition de créer une œuvre en trois volets s'est rapidement imposée comme une évidence à l'artiste, même si sa réalisation - entre 1997 et 2007 - a souffert, comme souvent chez lui, des contingences de sa vie.

SOMMAIRE

POÈMES EN PROSE	301
III/ LE LIVRE DES TROIS LIVRES : préface	301
1/ LE LIVRE DE LA MALADIE ET DE LA MORT	307
378- Un homme, un jour... (28)	309
379- Dans cet instant où la révélation... (33)	310
380- Qui, ainsi, n'aura jamais vécu... (30)	312
381- L'épreuve au cœur de mon épreuve... (31)	313
382- De lui, de cet étranger familier... (37)	314
383- Et toi aussi, la femme... (33)	316
384- Et soudain est venue... (33)	318
385- À la suite de quoi s'est levée... (31)	319
386- Ça y est, c'est fini... (35)	321
387- Dans ce feu qui dévore... (31)	322
388- Voilà que l'homme, enfin... (36)	324
389- Bien au-delà du sombre... (37)	326
390- Enfin, que subsistera-t-il de l'homme... (37)	328
391- Voilà que l'homme n'est plus rien. (36)	329

(le titre des poèmes étant placé en fin, ceux-ci peuvent débiter en décalé)

Poèmes en prose II

**Posé là, il est de neige.
Coulent ses larmes de sables.
Brûle la lumière, les cierges
D'une mère admirable.**

**Un cri seulement s'évade
Alentour. Oh oui, toi :
Toi qui t'élèves en cascade
Vers de riches richesses flétries
Sois le reflet d'un corps
Ou celui de l'oubli.**

**Un reflet qui osa.
Qui s'assit, s'endormit.
Triste reflet qui meurt
Et côtoie l'infini !**

28- Faim du monde (14)

Porche nimbé © Xavier Hiron 2022
(en résidence)



*Faim du monde, carte-poème en résidence n° 44
fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2022*

POÈMES EN PROSE

III/ Le livre des trois livres

PRÉFACE

(diffusée dans la collection TIRÉ À PART n° 8, éditions
associatives CLAPÀS)

Poèmes en prose II

Il peut paraître paradoxal, à notre époque et pour le non croyant que je suis*, de puiser tant de thèmes d'écriture au sein de la tradition religieuse. De flirter - le mot est tout en légèreté - avec un mysticisme qui serait proprement apocryphe. Je vais tenter de m'en expliquer.

Pour expliquer ce qui précède et confondre ma démarche, il pourrait être utile d'en retracer l'historique. En effet, après avoir maintes fois approché, dans des poèmes plus courts, une ferveur que je qualifierais d'humaniste - bien que sans concession, ce qui a pu la faire paraître sombre -, j'ai ressenti le besoin d'aborder, dans des textes plus amples et mieux charpentés, de grands thèmes de l'existence.

Le premier de ces textes, conçu comme un long poème épique, s'est appuyé sur l'expérience que j'ai eu la chance de suivre de près de la création d'un *Chemin de Croix* monumental peint par le peintre Henry Le Chénier. Cette œuvre possède une portée picturale indéniable. Elle possède surtout une portée humaine surprenante, d'une valeur au moins égale à la première, ce qu'illustre le fait que, à l'issue de cette réalisation grandiose, le peintre, épuisé par l'effort, eut à subir de graves problèmes de santé qui mirent sa vie en danger.

Confronté à cet exemple précis, j'ai naturellement été amené à penser qu'il ne pouvait y avoir plus flagrante illustration de l'identification d'un peintre avec son œuvre. Que le drame humain qui y était dépeint était, au sens premier du terme, un drame vécu.

C'est en cela qu'il m'a été facile de transposer la quintessence de ce drame du *Chemin de Croix*, tout en la sublimant à mon tour, ce qu'exige toute création. Puis de l'identifier à ces petits drames du quotidien que contiennent les chemins de nos vies. Car c'est le chapelet formé par la succession de ces drames mêmes qui immanquablement nous mène vers la maladie et vers la mort : toute l'histoire de l'homme, en somme, de son premier à son dernier jour.

À ce texte qui, par ma faute, ne fut pas publié en première intention, a répondu un second qui a trouvé sa source, lui aussi, dans l'histoire religieuse. L'histoire relatée ici fut celle d'une conviction. Ce fut celle de la naissance et de l'épanouissement d'une certitude - ce que

Poèmes en prose II

nous nommerions, pour l'occasion, « *foi* » -. Et cette foi est celle qui guide les hommes, leur suggérant l'action, c'est-à-dire une conduite à tenir : tout ce rapport au monde que les hommes se forgent vis-à-vis d'eux-mêmes et pour eux-mêmes ! Et l'expression de cette volonté est proprement *essentielle*. Je veux dire en cela qu'elle a trait à l'essence des êtres, tant il est vrai que l'homme « se définit *en premier lieu* par son activité. »

Pour ce travail-ci, le prétexte fut double : car à l'histoire de la Pucelle d'Orléans se sont superposées, dans mon esprit tout au moins, ces images si belles que m'a fourni la lecture du livre de Claude Michelet sur Jeanne ; ainsi que les visions sublimes offertes par Renée Falconetti, dirigée par Carl Theodor Dreyer - visions de justesse et de sincérité, bien loin de celles, fades et peu scrupuleuses produites par nos récents falsificateurs de l'histoire -.

Pour autant, mon texte ne fait nullement acte d'historien. Là encore, c'est l'humain qui perce et guide sous le manteau de cette inconcevable épopée qui sut capter mon attention - après avoir capté celles, innombrables au demeurant, de mes prédécesseurs -, avant de s'emparer de mon imagination. Cependant, il fut plus malaisé de s'en abstraire totalement, le récit d'une telle aventure restant profondément ancré dans son siècle. Ainsi, le contexte n'a pas été, pour ce dernier récit, transposé. Il n'en subsiste pas moins une force prégnante, une vitalité surprenante, voire une modernité décrite comme une âpreté vécue.

Quelques années plus tard, la trilogie que j'avais entreprise s'est refermée avec l'évocation, ici résolument moderniste, du drame que contient en germe toute maternité. De fait, ce drame est abordé tel qu'il paraît être sous-tendu par les Évangiles eux-mêmes. En effet, c'est la condition de Marie en tant que femme et mère de bonté qui est l'objet, dans les textes saints, de toutes les attentions des narrateurs successifs, tandis qu'elle n'apparaît qu'en pointillés dans sa relation, seulement esquissée de sa naissance à sa disparition, avec la vie du Christ. Pour s'en convaincre, il suffit de s'assurer de l'absence magistrale de Joseph, son époux, face au rôle prééminent prit par Dieu le père. *Le livre de la joie et de la douleur* a ainsi renoué, pour moi, avec ce mode de la transposition qui me permet, en tout état de cause, non seulement de renouveler un thème, mais aussi de le rendre sensible à

Poèmes en prose II

l'esprit du lecteur par la force évocatrice et la violence des images qu'il contient.

Ce qui subsiste finalement d'entre ces lignes, que j'ai rassemblées en un triptyque à la forme accomplie, est une formidable source de connaissance. Car vivre se bâtit en effet sur ces sortes d'évidences : la vie de l'homme s'illumine du soleil d'une naissance, pour irrémédiablement plonger vers la pénombre de sa mort. C'est d'ailleurs en ce sens, nous semble-t-il, qu'il faudrait lire aussi le conte mythique que nous avons écrit, en collaboration avec Ghyslaine Girard, sur le thème de la naissance - tel un fabuleux mythe fondateur -.

Ce sont ces sortes de vérités, lorsqu'elles sont vécues, telles des révélations portées en l'âme, comme des trésors, qui accompagnent le chemin de l'homme. Et c'est en pleine connaissance de cela, de cette mort latente qui souvent nous marque, et qui parfois nous souille, qu'il existerait, pour l'homme - c'est-à-dire pour chacun d'entre nous -, une authentique urgence à vouloir travailler pour notre propre bonheur. Car « *il n'est pas de bonheur sans arrière-pensée* » ai-je pu écrire.

Ce bonheur-là - si jamais il advient - sera fondé et n'occultera rien. Il sera fort et réel, puisqu'il tiendra compte des drames en puissance. Il sera à la fois source de surprises, de fluides inventions, de rêveries fécondes, à part égale avec cette immense richesse qu'il porte en lui : une richesse qui serait riche du noir, autant que de sa lumière.

Au moins, c'est ce que j'ai voulu transcrire. L'ai-je bien fait ? Nul ne saurait me le dire. Car l'écrivain, à l'image de tout créateur, reste en proie au plus profond des désarrois face au gouffre de son travail. Mais c'est ce travail lui-même qui lui donne la conviction et le courage de poursuivre son chemin. Et qu'il soit pur ou impur, joyeux ou douloureux, accompli ou bien désemparé, ce chemin ne saurait se soustraire aux pieds meurtris de l'homme, car c'est par lui qu'il puise la force de ses lendemains. En cela, l'artiste devient, pour ses semblables, une forme de précurseur. Il devient cette sorte de pasteur perdu sur un sentier : celui qu'il s'invente au fil de sa plume, nourri des pierres dures de ses mots. Et par ce chemin-ci, gageons que l'homme saura un jour ou l'autre trouver le dénouement possible d'une vie, dans cette libération accomplie de ses phrases.

Poèmes en prose II

Ainsi doit-il en être, nous semble-t-il, de toute mystique qui engage. Car c'est ainsi seulement qu'affleurerait en nous le sens, profond et caché à la fois, et comme symbolique, du tracé inachevé de nos vies. Tracé qui se dégagerait *a posteriori* de cette réunion de moments simples et humains, tels que rencontrés au sein du *Livre des trois livres*. Comme la réassociation enfin aboutie de notre sentiment vital délivré en un triptyque flamboyant !

Xavier HIRON
1997, remanié en 2007

** à ce jour, soit 10 ans après la première rédaction de cette préface, l'évolution intérieure que j'ai entreprise par le truchement de cette approche littéraire des thèmes religieux ne me permet plus de prétendre être à ce point « étranger » à toute démarche mystique, même prise au sens religieux du terme. Aussi me suis-je senti dans l'obligation, pour rester en accord avec moi-même, de modifier légèrement le cours et d'infléchir la conclusion de cette préface.*

Poèmes en prose II

**À Dieu, mon affection.
À Dieu, mon respect d'homme courbé.
Mon respect d'un homme modelé
Dans la boue d'un fleuve Gange.
Tout respect, tout recueillement, à lui.
À lui, toute ma solitude farouche :
Mes sauvages désirs
Et cette large roue enivrante et profonde !**

**À Dieu, cette affection.
À vous, ma poésie d'amour.**

26- À Dieu (10)

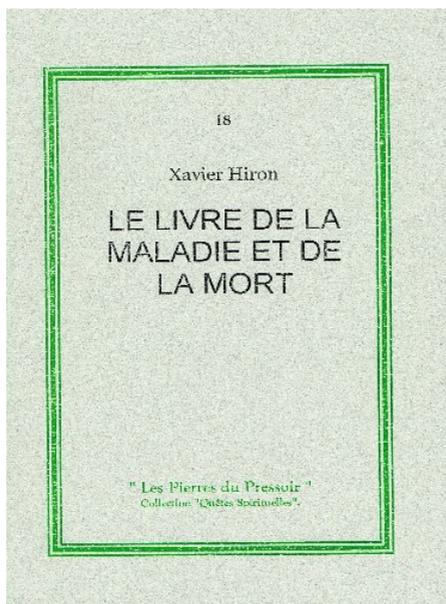


**Verticalité © Xavier Hiron 2022
(en résidence)**

**A Dieu, carte-poème en résidence n° 45
fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2022**

1/ LE LIVRE DE LA MALADIE ET DE LA MORT

(diffusé dans la collection « Les pierres du pressoir » n° 18,
éditions Association CLAPÀS)



Couverture, Pierres du Pressoir n° 18
© Association CLAPAS, 2000

Poèmes en prose II

Un homme, un jour, au mitan de sa vie, un homme s'est senti condamné à glisser vers l'abîme - son abîme -, puis à ployer l'échine. Ainsi se sont changés son délai, son sourire où brillaient crânement les folles féeries qui grimaient un visage. Un homme, subitement - tout homme le verra -, au soir des mille nuits, son corps furtif abandonné, s'illumina des sobres flamboiements, comme crépite un feu ou comme éclate un firmament d'étoiles. Sous l'orange qui cerne, sa poussière gelée et ses incandescences, dès lors, poudroyèrent au ciel, et puis sont retombées, là, chancelantes sur terre, ayant failli à lire un rêve, ne sachant plus toucher de ses dix doigts tremblants ce qui sommeillait au plus haut. Dès lors, cette poussière d'homme au monde s'éparpille, et c'est lui-même qui, dans sa chair et sa molle conscience, dans sa frêle matière, au grès des vents inexorables, s'éparpille, roulé vers un sol que jonchent, en proie déjà à de fragiles humilités, tous ses débris de corps brûlé.

Mais qui accuserait, alors ? Qui jugerait cette cruelle destinée, cette sévère retombée ? Qui alors jugerait la beauté d'une fleur éclatée au grand jour, quand brûlent sous l'encens les moindres artifices ? Qui jugera, demain, qu'un sommet fut atteint ou qu'une force fut trop faible ? Ou que le panache a manqué ? Qu'en des termes limpides, une évidence s'est dérobée, qui sait inscrire un nom, une race et son identité en lettres indélébiles sur l'écran d'or des pluies fanées ? Qui sait, quand l'homme redescend du côté des ravins, alors que brillent mornement les pénombres humaines, la part étroite qu'il posera, exactement, au faite d'une gloire ; et cette part grandiose du bagage terrible qu'il mènera par-devers l'ombre, sous la nuit infinie qui déjà l'ensommeille ?

Ce qui accuse, en l'homme, et qui le juge ainsi, c'est quelque chose du regard. Car le regard est un glaive. Il est tel un éclair, quand luit au ciel ce chaud rayon d'azur où tremble son soleil. En l'arène sanglante, se gémissent les cent bruits : qui donc est le bourreau ? Et quelle vanité de croire qu'une crête plus fière doit succomber ! Qui, les goélands s'étant assis de toute leur lourdeur, le toisera ainsi, lui, l'homme, cet humilié sans fond, sans intention de compassion, mais

Poèmes en prose II

avec l'œil vicié par l'incompréhension ? Le regard est, pour l'homme, un crime. Il est l'assassinat qui cache son méfait sous un sceau de mépris et d'objectivité.

Et qui résisterait, alors, et ne pourrait fléchir sous ces armes ardentes du triste regard, quand l'abandon soudain vous envahit ? Qui, comme reflue une marée, tandis que sous la brise flottent - ces ennuyeux cortèges - tous nos rêves noyés ? Un homme aura connu le ressac violent : la dimension terrible du condamné.

378- *Un homme, un jour...* (28)

Dans cet instant où la révélation atteint son comble, quand s'illumine et quand éclate au paroxysme la fleur bleue - le bleu serein d'un ciel, le bleu du tendre azur -, le regard a œuvré et pénétré le sein, le for d'une conscience. L'homme, ce condamné, en cet instant damné, se voit chargé de son fardeau. Et qu'il est noir et vil, ainsi, le faux trésor qu'il nous sera donné de vivre, alors, par l'abîme où l'on peut accéder ! Cette sombre richesse, pourtant, l'accueille ; et sans le renier, comme elle eût accepté dans un lointain passé ces vieux rois de légendes qui, seuls, osèrent s'en parer...

Cette sombre richesse ! Un soir, fourbu, éreinté par une dure fatigue, l'homme se glissera au blanc d'un grand lit froid : ne toisant plus le monde et son vieil œil cillant, aussitôt accablé par de longs florilèges. L'homme, cet assailli de nuit, dans un sursaut d'orgueil, se tiendra ferme et droit une seconde encore, peut-être, comme l'arbre cherchant sa cime, croyant ainsi montrer qu'il ne lâchera prise : car il est impossible que déçoive ce qui, en lui, le faisait roi aussi. Ce qui auparavant le grisait de sa gloire et emplissait son corps d'une sûre prestance, d'une agile ferveur. Car lui aussi tenait quelques-uns des secrets qui consacrèrent les dieux : ceux-là mêmes qui, de leurs mains, étreignirent le monde, leurs amours s'étant au cœur blottis comme une pomme. Est-il possible qu'elle déçoive, cette image : sa propre image grêle, par ses yeux purs se reflétant dans l'or étincelant des lacs : se reflétant au soir dans le bleu ou le pourpre ?

Poèmes en prose II

L'espérance le gagnera encore, parfois. Elle ravivera quelques-uns des halos qui brillaient autrefois, tels des braseros veillant aux chambres des palais, au cœur des nuits et de l'attente. Un doux vent soufflera, le palais étant désert, et vides les grandes chambres blanches. Un vent attisera, bientôt, sous de vieilles rafales, un feu où l'on souhaite qu'y renaisse le plus fort des héros. Mais l'homme saura-t-il s'il ne s'abuse pas lui-même avec ces souffles raides de l'hiver ? Et serait-ce le feu ou le miroir qui trichera ? Qu'est-ce qui l'accablera, lui, quelquefois, d'un poids si lourd qui le fatiguera ? Qu'est-ce qui nous rend affables, nous, les hommes, alors qu'au soir des noces nous hurlions et mordions à tout va, et s'en souviennent les échos ?

Le poids, c'est le combat avec l'obscur. Le clair et lui s'inondent mutuellement, jouant, l'un, à allumer ses rougeoyantes larmes, et l'autre, à les éteindre. Le poids : c'est l'arme qui marque et courbe une échine. Qui ronge et mord un dos meurtri ; puis le corps tout entier. On se redresse pourtant, on se libère enfin de toute une torpeur. Mais l'heure d'après verra inévitablement le doute regagner sa maison légitime et se réinstaller au trône du palais. Est-ce là maladie, ou est-ce guérison ? Est-on marqué à mort par les profondes griffes de l'aurore ? Ou saurait-on demain se désincarcérer ?

L'espérance, telle une vieille lampe qui veille, éclaire au ciel. Mais lui manquera l'huile. Elle dévorera cet homme qui voudrait que se nourrissent au creux de lui les onguents qui apaisent. L'espérance est la dimension forte du fardeau. Et le côté caché de la révélation.

379- Dans cet instant où la révélation... (33)

Qui, ainsi, n'aura jamais vécu, ne serait-ce qu'emporté par les méandres imaginaires ? Ne serait-ce qu'au sein du sombre - dans ce secret absurde de l'obscur - ce qui enchâsse au cœur les résonances graves, le chaos des pulsions ? Qui donc n'aura vécu - et cette ardue confrontation viendrait avec un poids si rude -, toute une pesanteur sur lui s'étant arquée ? Qui donc, plaqué au sol, des insectes l'égal ? Ou pire encore : écrasé, ses bras se débattant dans un air jaune et vif, ses forces s'avouant leur parfaite impuissance - ce quelque chose de

Poèmes en prose II

l'enfance qui pour lui renaîtrait... - ; puis deviendraient si faibles à retenir la chute, à porter droit le corps ? La cuisse, sous le joug, ne tiendrait plus la masse faible du buste et déjà tremblerait. Et c'est le muscle dur du mollet, cette rigidité qui regorge d'acide, qui soutiendrait ses membres, crispés par tant d'effort et de douleur. Tout un écho retentirait des ventricules de la peur et atteindrait les os profonds du crâne, puis la paroi des tempes. De l'explosion, alors : et s'ensuivrait la défaillance. Résister est un leurre. Dimension qui épeure et dimension du monde.

Au réveil, la raideur, des crampes, des sueurs, et cette longue fatigue qui rôde : du plomb en chape, et qui s'abat sur un corps alourdi ; sur tous ses gestes gauches et son allure abasourdie. Qui aurait su imaginer, le supplice s'étant en soi accompli, toute la souffrance engendrée ? Au réveil, cette écume séchée aux commissures des lèvres ; et cet œil mi-clos, clignant sous une perle de soleil ; mais sans larme pourtant. L'œil, au réveil, guettera, au ciel incertain, une stance sévère, la moindre réprimande : car c'est par l'œil en effet que s'appréhende le monde. Et que se redoute le haut verdict de sa parole...

Cependant, l'homme voudra garder sur sa face livide toute une fière dignité. Il voudra écarter sa stupeur qui ravage, pour garder sa candeur toute droite levée vers le clair du zénith. Il veut garder fixées, malgré le soir qui veille, malgré la nuit qui rôde, ses pupilles vieilles, et pas plus tard qu'hier tatillonnes et rieuses, sur le clair du jour ravi. Car il les veut garder si fixement braquées, malgré les jappements qui hurlent ; ou pire encore : malgré le cri noué qui glapit et s'étrangle au fond rétréci de sa gorge...

Et les yeux pleurent. « Je tiendrai, proclament-ils ; et je résisterai, par la force qui me reste, dérisoire sans doute, et par l'espoir qui rit. Oui, je résisterai, le ciel cruel dût-il peser de toute son intensité sur la cambrure de mes reins. Je tiendrai, clament-ils : même si l'on me faisait mendiant. Ou même vagabond : ignorant ou sans gîte, un pauvre hère sans loi. Je tiendrai, hurlent-ils : quand bien même l'on me rendrait malade, ou infirme ou même mutilé. Moins fort que cet enfant qui porterait son cœur entre les mains des saintes. Je tiendrai, serais-je un mort vivant. Et je tiendrai encore parce qu'il faut que je tienne, quand mon sourire éclaire ou quand vibre mon œil au soleil du dedans ! Je tiendrai... » disent en substance les yeux : dimension de la chute.

Poèmes en prose II

380- *Qui, ainsi, n'aura jamais vécu...* (30)

« L'épreuve au cœur de mon épreuve lorsque j'ai retrouvé, versé parmi la foule de mes souvenirs, ton visage, ma mère. L'épreuve : tes traits me heurtent douloureusement de leur sévère réalité, tandis que dans ta voix - et plus encore dans mon regard - se traîne langoureusement le souffle fluide et chaud de nos images passées...

Ton visage, ma mère, planté au sein de sa forêt. Et le triomphe de ton sourire qui traîne autour de lui, encore et encore... Puis, toujours, cette infime parcelle d'éternité ! Ton visage : l'exquise noirceur de tes cheveux. Le lisse qui tombait et qui t'emmitouflait d'amour ! Mais lui, il t'habillait déjà d'un châle aux plis rigides et d'un sombre miroir. Ce visage, ma mère, fut en son temps mon premier sanctuaire. Puis tes jambes fines et belles ; ton corps élancé que divisait ta taille ; ta douce silhouette fragile et pleine de grâce : oui, c'était toi, ma mère ; toi dont j'ai eu le corps comme on tient un palais, avant que ton corps m'ait donné la lumière. Par toi, j'ai eu le premier goût révélé dans ma bouche, et tes enlacements sereins ont dispensé à mes narines juvéniles tous les parfums à rendre ivre - toutes les odeurs du monde - . J'ai tout connu par toi : jusqu'aux amours d'antan, et les plus illicites - et jusqu'au blanc qui aujourd'hui encore t'auréole - . Plus loin, oui, bien plus loin à nouveau, lovés aux creux des vignes ou se multipliant près des amaryllis, tous les bourdonnements de ces milliers d'abeilles que j'entendais alors dans les matins brumeux : oui, tous dispensaient quelque chose de toi. Les tournesols eux-mêmes, lorsque parfois ils inclinaient la tête sous un lourd soleil gris, sous son grand pas d'orage : oui, c'était quelque chose de toi, aussi, qui déjà s'inclinait ! Et c'est pourquoi te revoir ainsi, toi, ma mère, en ma demeure vide, au point ultime de mon existence - ma tête à leur égal s'inclinant - est ma plus pure épreuve.

Et puis, pourquoi a-t-il fallu que viennent à sa suite tout cet amour de feu brisé et du chaos en avalanche ? Pourquoi ces déchirures profondes ? Ces mots qui éclatèrent aux vents et nous séparèrent en deux, telles ces zébrures d'orage qui, au soir, séparent un ciel, ne pouvant plus se recoller ? Pourquoi, ma mère, ton visage vieilli : celui qui maintenant me revient ? Pourquoi tes larmes aux paupières et tes

Poèmes en prose II

lèvres qui tremblent ? Ta vieillesse vers moi s'avance, puis brille. Au ciel, y retentit comme un tendre reproche au son terrible. Tes gestes eux-mêmes deviennent affables mais pesants, caressant mes cheveux : et c'est tout leur malheur, ainsi, qu'ils caressent ! Le même drame s'abat sur nous en nous liant ensemble. Et en me touchant presque, tu le touches aujourd'hui, toi aussi au plus près... Avec lui, ton grand malheur et son indémêlable repentir jaillissent de toi et m'éclaboussent ! Ô toi, ma mère, le cœur de mon épreuve ! Ainsi, tu es la dimension immense du soupir, la dimension sans faille du souvenir. Alors, dans ton ultime enlacement de mère, dans la grise senteur de tes cheveux fripés, je vois surgir un diable qui ricane. Et dans son rire même, la chaleur de mon âme tend à se libérer, ainsi que toute sa détresse. »

381- *L'épreuve au cœur de mon épreuve...* (31)

De lui, de cet étranger familial, l'homme avait toujours su percevoir ce quelque chose qui, d'ordinaire, émane d'une force sereine qui mène, bien au-delà des jours et de leur abandon, vers le scellement indicible des liens que forge le sceau des présences. De lui, de cet absent toujours vainqueur, du fort arrondi de ses muscles sans peur, du galbe arqué de ses épaules larges, de son semblant d'indifférence, l'homme, toujours, avait su lire cette parcelle enfouie au temple de l'humain que l'on nomme affection. Et ainsi avaient-ils su lier leur virile amitié par-delà une sphère savante, et fugace pourtant, dans cette frange inaccessible de la réalité qui au langage se dérobe.

Non, jamais ils n'eurent à l'exprimer, au cœur désastreux des tempêtes, sous le poids triste des jusants, dans la fournaise rouge où culminent les drames, ce que la vie, innocemment pour eux, exprimait simplement. Jamais ils n'eurent à souligner, non, cette évidence claire ; ce flot coulant de la limpidité même, ce liquide profond dont s'abreuvent les hommes. Jamais ils n'eurent à le dire, jusqu'à ce jour d'airain, tandis que rayonnait, pour l'homme, à contre-jour d'un fol espoir, la stature saillante de l'étranger : ce familial connu et sa haute découpe illuminée sous le vieil entour bleu des longues prémisses d'une nuit...

Poèmes en prose II

Et de lui-même, de l'homme, que pourra-t-il désormais advenir, au pied de ce vibrant portail où se tient son destin ? Pour l'homme terrassé, blessé et humilié, réduit par la force des choses à l'état de vétille, de pure larve, de vermisseau rampant, de vulgaire broutille : quel espace pourra de nouveau s'entrouvrir, alors que ses forces déclinent ? Que tout espoir proprement s'annihile et se délie au fil du temps ? Car faudrait-il, en somme, que l'homme soit vaincu une première fois avant qu'il puisse contempler dans ses parfaits détails ce qu'il croyait être son double ? Sa réplique fidèle et qui, auparavant, rivalisait de vie joyeusement : son égal, son rival, son doux reflet qui fait briller une âme ? Faut-il que l'homme soit vaincu cette première fois, ainsi ? Et que, honteusement - ce noir dessein l'ayant frappé au cœur, et de l'obscur œuvrant au sein de ses entrailles -, il fût sérieusement vaincu pour que sa vie, déjà, et ses forces et toute sa puissance commencent à décroître *réellement* ? À dépérir *absolument*, comme pourrie une charogne au gouffre froid et anonyme ?

Et cette idée le traversa, lui, l'homme - l'emprise des iniquités - qu'il était la victime d'un haut combat de gladiateurs. Ce vil et pourtant preux chevalier, vaincu, foulé aux pieds. Lui, prostré au sable de l'arène et attendant, amer, l'insigne honneur qu'un empereur a le pouvoir de désigner d'une main dédaigneuse, par un geste funeste et placide, assurément stupide. Et qu'il devrait ici, à tout le moins, en nourrir une haine profonde, une rage sans pareille, lui, l'enfant perdu des injustices... Pourquoi ne pas se laisser submerger, alors, par cette rancœur immonde où la bile jaunie vous monte dans la gorge : telle une bête sacrifiée, les yeux se révoltant et leur blanc s'injectant vilainement d'un sang sinistre ?

Cette idée, ces images prenantes, oui, l'homme les vit. Mais il eut la force de n'y prêter nulle attention : vaincu qu'il fut une seconde fois par cette énergie calme et sûre où s'allégeait la part immense de son fardeau - la part grandiose de ce fardeau, qui cependant opprimait tout son être -. Et par ces forces vives renouvelées, par l'homme même renouvelées, se révéla à lui, au fil ruisselant des secondes, comme flux et reflux, cette dimension claire, mais vieille et neuve tout à la fois, aujourd'hui justifiée, du sentiment fragile de l'amitié.

382- *De lui, de cet étranger familier...* (37)

Poèmes en prose II



Jeux de plage n° 7, encre et feutres sur papier, 1986
fichier numérique retouché © Xavier Hiron, 2015

Et toi aussi, la femme ; l'épouse qui voudra qu'aujourd'hui se dévisage, dans la lumière blanche et froide d'un rayon, l'être appauvri qui encore se devine et en mon corps se perd : quelle espérance berceras-tu ainsi, toi, assise à mes cotés ? Toi, la femme qui apaise un flot de pleurs et de blessures ; qui soigne et accompagne mes douleurs : tu me choies par instants avec humilité - tes vieux restes d'une tendresse passée... -. Et tu dispenses ainsi tes douceurs retrouvées, mais pour quel haut destin, le linge étant plié ? Et quelle image blême de moi tes yeux anciens préserveront-ils - tes jolis yeux endoloris -, tes souvenirs s'étant brisés ?

Oui, toi, au creux de ton silence et par ta lourde compassion, qui penses et soignes mes moindres peurs sans aucun mot prononcé et, comme jamais, venant me heurter. Ni même me hanter dans mes rêves étranges, ni m'encombrer l'esprit. Et par ton dévouement muet ; par la chaleur inepte de tes gestes, par ces présences inaltérées, et qui m'ont toujours tout prouvé, tu reconstruis en moi, malgré mon plus haut désarroi, l'unique femme guide : celle qui, un jour, m'appris à devenir

Poèmes en prose II

aux autres jours sans nombre comme à me diluer dans la gloire du monde. Malgré toi tu retiens, dans tes efforts plombés pour demeurer intacte, identique à toi-même, la femme qui, au corps d'elle blottis, vit naître mes inconscients soupirs et mes besoins de certitude. Tu reconstruis ici cette femme qui vit grandir mes intimes désirs ; s'accroître en moi toutes mes précieuses envies - mes sereines envies -. Celle qui leur donna, à l'aube de ma folle éternité, une forme et un sens ; ainsi que toute leur magistrale unité ! Et ainsi les fis naître, et vivre aussi - aujourd'hui je l'avoue ! -, et jusqu'à culminer au point de non-retour. Jusqu'à toucher le jour et la nuit des abysses : eux deux liés ensemble ; tout à la fois bouillants et pris dans un grand tourbillon de sang mêlé !

Toutes les femmes insidieuses ; toutes les femmes qui si bien savent être un piège pour l'homme- un piège noir et vil qui se referme sur nos vies - : oui, toutes ces femmes-là, toi seule sus au soir les abolir. Et lorsque mon chemin, dans sa malédiction ardente, affronte ici une sente plus rude, ouvrant sous moi son horizon aride, la soif ne s'étanchant plus : oui, toutes ces femmes-là seront par toi dépossédées de leur moindre secret. Mais serait-ce une femme céleste qui, pour autant, saura m'accompagner au pied saillant de mon calvaire, lorsque s'étioleront mes plus tendres images ? Non, ce n'est guère cette femme-ci, non plus, qui respandit à mon triste chevet, et qui saura remplir de sa sereine et digne félicité mon être gris et frêle.

Non, ces femmes-ci, chant d'étoiles qui, telle toi, sont des guides pour l'homme, sont aussi des sirènes qui ne s'atteignent pas. Et leurs forces savent sans rien dire. Leurs murmures splendides frémissent ; et respandissent leurs bruissements sous un coin sombre de la lèvre, sous la pommette vaguement mauve, sans rien qui puisse être trahi. Tout - bien au contraire de moi - demeure intact au cœur voilé des choses. Car ces femmes-ci sont la mesure même du salut : ce doux salut précieux tout autant qu'illusoire que prône un don de soi en toute abnégation... et qui ressemble fort à l'amour éternel !

383- *Et toi aussi, la femme...* (33)

Poèmes en prose II

Et soudain est venue cette nuit-ci. Cette nuit chaude et pesante, cette nuit étouffante. Est venu son air épais et lourd, à peine respirable : et le souffle fut court dans mes bronches, mon thorax oppressé. Et j'ai vécu cette nuit grave comme si mon âme expirait son dernier feu. Comme si s'éteignait la chandelle vacillante de mon esprit. La fièvre commençait à me brûler la peau : des picotements dans les yeux, telle une futilité ! Mais de la raideur, déjà, qui s'installait dedans ma chair... L'horreur ! Et j'ai touché l'unique noir.

Et lorsque j'ai chuté dans ce ravin d'inconscience sans fond, avec tout cet empire de mes pensées qui, avec moi, s'écroulait, j'ai senti près de moi ce souffle qui sournoisement s'approchait. J'ai senti que la dernière minute m'avait rejoint, pour que la mort m'effleure de son aile impérieuse. Il y eut un vertige innommable dans ma cervelle. Puis un basculement. Mes membres, eux-mêmes, sont restés cois, comme figés dans une gangue dure au milieu de l'attente, et une espèce de dégoût violent s'est emparé de mon ancienne fraîcheur de vivre. J'ai porté la main devant mes yeux aveugles : devant ce trou béant d'où rien n'est extirpé - ô jamais ! -, et je croyais y chasser prestement quelques démons avides qui se seraient penchés sur ma couche glorieuse. Des haut-le-cœur s'ensuivirent. Ainsi que des frissons qui me parcouraient le corps, se déchargeant par le dédale détraqué des fibres de mes nerfs. J'ai voulu pleurer cette folle amertume du piège qui m'enserrait. Mais peine perdue, puisque les larmes, elles aussi - cette cruelle sécrétion d'un vieux flux desséché -, n'eurent pas même la force de couler !

Mais la mort, cependant, ne m'avait pas encore dépouillé de la vie. Le terrible, désormais, ne se logeait plus dans cette nuit sauvage et pour ainsi dire primitive : dans son atroce chavirement des sens, dans cet effondrement de mon esprit. Ni dans leurs tendres effets pervers : eux qui nous semblent comparables à ces désastres que produisent, de par le monde, tous les champs de bataille ! Le terrible, alors, se lovait dans l'attente d'un autre matin, jaune et froid. Dans l'espérance même d'une aube pâle à en pleurer. Le terrible : n'avoir plus de corps. Je n'étais plus que du malheur ; que ce malheur de pierres : et moi, je le vivais ainsi, leur destinée étant bannie. Le terrible : plus d'âme ! Une léthargie ardente m'avait gelé les veines et aucune pensée, ces tisons tièdes qui réchauffent, ne sut plus en moi se couler, via les canaux

Poèmes en prose II

morts de mon cerveau. Le terrible : plus d'espoir. L'être total anéanti. Mais non pas submergé : seulement engourdi...

Dans cette attente d'un matin, combien d'heures, ainsi, défilèrent à rebours sous mes paupières ? Combien d'immensités furent revisitées dans un lit blême aux draps plissés ? Et combien de zéros absolus ressuscitèrent en un éclair ? Le terrible réside, en somme, dans cette mise entre parenthèse de l'être. En ce congé qu'on prend de lui, avec ce quelque chose qui, cependant, nous retient : ce petit rien bénin ; cet accident béni de la vie qui bien malgré soi subsiste, tel un grain de sable incongru. Ou comme un fil anodin qui retiendrait par cet accroc indésirable le vêtement perdu et banalement oublié sur le grillage du barbelé... Le terrible est donc cet abandon. Et peu à peu s'impose aux êtres que nous sommes, à ce point explosive, cette dimension froide et vaine de nos souffrances !

384- *Et soudain est venue...* (33)

À la suite de quoi s'est levée une autre tendre aube bleue. Une journée pleine d'un répit à boire goulûment, comme une coupe suave - sa douce rémission -. Et dans ce jour dernier, peut-être ; dans la dernière et fraîche éclaircie de sa vie, l'homme vous aura reconnues, ses filles. Cela lui arriva au cœur comme un réveil de la clarté d'où quelques nymphes de gaieté émergent du brouillard, avec de la sagesse et de la gravité, cependant, qui seraient peintes sur leurs visages. Et des poses à envier par quelques saintes de paradis ! Mais rien, du fond tranquille et limpide de cette tendre accalmie, non rien ne parut plus naturel à l'homme, en somme, que de les avoir ainsi retrouvées : telles des fées penchées sur quelque nouveau-né, un brin de tristesse seulement habillant leurs regards.

Empreint d'une vieille habitude tenace, l'homme se mit à jouer de nouveau l'être serein et fier qu'il fut au temps de leur naissance, au temps ravi de leur passé. Il arborait encore ce filet clair et simple de rire dans la voix : filet fluët qui se tarit, ou presque, car c'était le dernier qui lui restait. Mais il aima, pourtant, à se conformer - oui, comme il aima

Poèmes en prose II

conformer le peu d'être en suspend qui subsistait en lui ! - à cette image du père qui les illumina, ses filles, dans leurs jeunes années : afin que ce fut là ce qui en elles perdurât. En imitant ce père déjà évanescent, ce personnage en perdition, mimant ses propres gestes, singeant son propre rôle qui tant leur plut, l'homme se remémora au fil de son esprit, et avec une certaine et ample délectation, les filles aimantes qu'elles furent. Et qu'au matin de leurs berceaux, elles geignirent parfois sous l'emprise modeste d'un tendre et frêle désarroi en apprenant ainsi la force du malheur.

L'homme revit en sa mémoire la première écorchure : cette tristesse banale et vite oubliée, sans doute, mais qui rôda intensément dans leurs mauvais rêves d'enfants. Se le remémorant ainsi, il se conta par-devers lui ces quelques mots chantants : « Puissiez-vous oublier, et pour toujours mes filles, ces vieux rêves inconvenants. Puissiez-vous vous mettre à courir par delà les limites de vivre, et vous laisser porter par l'ivresse lyrique de vos printemps ; par l'indolence des cours d'eau. Puissiez-vous courir, encore et toujours, pour vous couvrir de gloire - de cette gloire de vivre ! -, comme tout un chacun aime à couvrir son corps d'une pourpre tunique et des luxes faciles. Puissiez-vous tout ceci ; et de cette grande et légère insouciance qui s'est nouée avec vous, et sans jamais faiblir : car comme il aura le temps, plus tard, de vous rattraper, le souffle du malheur ! »

L'homme se récita ces mots : pour lui et en dedans de lui. Il se récita cette prière insignifiante de son âme, comme elles se récitent, les ritournelles enfantines. Et ce faisant, un sourire ingénu lui colora les lèvres. Car d'un si simple sourire, parfois, un fluide émane, plus solide et confiant qu'aucune autre parole. Et plus persuasif, aussi ; plus libre dans l'air qu'aucun son ni lumière. Pouvait-il, lui, cet homme, en ce moment crucial de sa vie, avoir la force de suggérer une plus intense confiance ? Mais sourire de son sourire : sa puissance dernière... Comme la dimension d'un bonheur évoqué et qui construit l'amour filial.

385- *À la suite de quoi s'est levée...* (31)

Poèmes en prose II

« Ça y est, c'est fini. Cette fois, c'est vraiment la fin. Cette fois, j'ai vu la nuit violette venir se coucher sur moi, comme un drap couvre un mort, glaciale comme un linceul. Cette fois, j'ai vu la silhouette froide d'une femme venir s'étendre en plein jour sur ma pierre tombale... À moins que ce ne furent mes yeux qui, injectés à nouveau d'un sang mauvais et noir, se débattant encore par dedans sa vue d'encre, créèrent de mystérieuses lueurs. Mais plus rien, désormais, ne suffira à ma noirceur ; car cette dernière est retombée sur moi. Et je m'allonge là, et je reste allongé, semblant un gibier épuisé par de très longues chasses. Épousant longuement ma chère terre mère - comme j'en aurai goûté de sa poussière ! - de toute ma lourdeur.

Qui suis-je donc encore pour vivre cette vie, et survivre dans ce monde ? Serais-je quelque chose qui puisse encore trembler ? Ou qui pourrait frémir ? Mais plus rien, hélas ! Plus rien ne suffit à ma douleur, et chaque souvenir qui ici me poursuit me fait si mal. Hélas ! Plus rien ne m'encourage à survivre plus avant, la moindre volonté s'enfuyant de moi : ne serait-ce que le plus infime des soubresauts. Au cœur glacé des affres mon corps - ce triste corps écrasé de moiteur ; ce corps d'où dégoulinent les sueurs - est assailli de toute part par une troupe vorace de mille chiens hurlants. La torture s'abat sous ces minutes qui s'étirent et cognent une à une, comme des coups portés sur le heurtoir. Et la souffrance règne ici, dans cette seconde qui plane sur moi, suspendue dans les airs, alors que je ne suis déjà plus rien : ni chant meurtri ni esprit chancelant, mon corps s'étant disjoint de moi - et aucun d'eux ne sait comment se recoller ! -.

De moi, qu'aurais-je donc à préserver, arrivé à cette borne ultime ? Plus d'image, et je nage et me débats au cœur d'une dramaturgie véreuse. Je suis l'étoffe qu'on défait : sans Pénélope ni lthaque, pourtant. Sans revanche à nourrir ni plus rien qui serait à espérer de vivre. Je vis cette déchéance comme une horreur, tandis que mon instinct me dit : « Heureux qui sait rejoindre cette mort dans l'inconscience de la vie : d'un coup fatal ou d'un éclat jailli, roulé sous le glaive arrogant des vainqueurs. Heureux qui meurt la nuit d'un seul souffle jeté à la face des lunes : puis plus rien ! »

Car mon souffle est rauque. Il râle et se tarit lentement, telle une source d'eau qui en été s'amenuise. Mon souffle survit à peine, puis comme un roc se délite, pour se jouer de moi et n'être plus qu'une im-

Poèmes en prose II

monde torture qui perdure. Je suis la bête sauvage, aveugle et abattue, mais qu'on néglige d'achever. Un être réduit à ne plus être qu'une portion congrue de lui-même : et tellement qu'il ne ressemble plus aux hommes. Impotent, grabataire sont des mots dont je réapprends l'âpre sonorité, dont j'atteins à ce jour une nouvelle réalité. Des mots dont je touche l'enfer, le côté tain du miroir. Voyez, mon visage se tord. Mes membres et entrailles se craquellent, mes chairs se plissent. Voyez, je râle de nouveau et bave ma salive. Écoutez le son rauque de la vie qui s'étire, mais sans s'éteindre tout à fait, et c'est un peu de votre mort qui cherche à vous saisir ! Écoutez et voyez, et touchez l'immondice : je ne suis plus humain. Ça y est, cette fois c'est vraiment la fin ! Dimension de la chute. Et dimension qui glisse doucement sous le jour, tandis que déjà point, tout en haut du grand ciel, la solution ultime de la vie. »

386- *Ça y est, c'est fini...* (35)

« Dans ce feu qui dévore, sous ces crocs qui lacèrent et qui, très consciencieusement, déchirent ; qui, minutieusement, cisailent toute chair, moi, du fond même de cette fosse, croulant sous cet outrage qui fort méchamment me nargue, je songeais en dedans de moi-même que j'avais tout subi. J'imaginai que j'avais tout vécu. Que j'avais tout vécu de ce qui nous dégrade – oh, oui ! -, car je croyais avoir vécu l'enfer. Je pensais, j'espérais que j'avais tout donné de moi. Et que plus rien, non, désormais, ne me serait demandé au compte des silences. Oui : enfin j'atteindrai ma paix, ayant payé ma dîme. Or il fallut pourtant, pour parvenir au point ultime du malheur, que je fus nu complètement. Plus nu encore que l'embryon naissant. Et que plus rien ne subsistât, au-delà de ma chair. La vie qui se révèle ainsi est outrancière. Elle nous adjure de tout rendre, de tout restituer. Or voilà qu'il fallut, au surplus de ma vie, que je fus dépouillé.

Car la vie est avare, ne prête que sur gages. Et à l'instant de tout perdre, cette fourbe et sournoise - la fille des voleuses ! -, récupère ses billes. Moi, posé sur mes draps sombres empuantis, sur une couche roide, mourant déjà en dedans de moi, ne suis-je pas sommé par elle de tout rendre, et jusqu'à mes plus belles richesses ? Comme j'aurais aimé, pourtant, garder auprès de moi, comme une flamme tendre me réchauf-

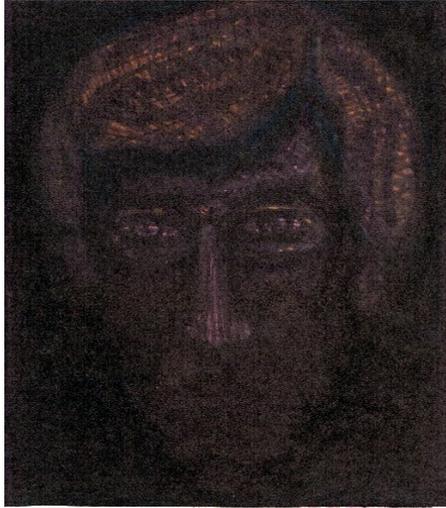
Poèmes en prose II

fant d'un petit rien, les quelques rires doux, anciennement volés aux prairies de l'été. Et la fraîcheur d'une onde qui, là-bas, coulait, telle une horloge souple, couvrant de sa voix fière la découverte rare d'une étreinte. Comme j'aurais aimé, aussi, happer quelque saveur nouvelle ! J'aurais aimé être surpris une dernière fois, au soir du dernier soir, par un goût qui me serait demeuré inconnu - ou si longtemps oublié -, et dont se serait avidement repus le fond de mon gosier. Une douceur à l'âme m'en serait-elle restée ? Peut-être... Et mieux que la présence fragile d'une parente assise à mon chevet ; bien plus qu'une main forte qui aiderait à l'autre bout du gué, cette odeur m'aurait alors m'assisté. J'aurais voulu encore sentir ce goût subtil ; cette joie familière que, dit-on, procure aux êtres épuisés la recouvrance d'un foyer.

Mais tout cela se rebelle contre mon être, et se dérobe aussi. Puis tous les souvenirs, du fond plissé de mon âme, glissent hors de moi. Car ils bredouillent en moi et dans l'empreinte du soir se diluent. Moi qui voulais rester comme un convive à une fête, comme une ombre attardée à sa table défaite, voilà que je suis dépouillé de ma propre mémoire. Voilà qu'il me faut m'absenter de moi-même. Et si ce n'est ce corps qui ne retient plus rien, il n'est pire infamie - je le sais, je le sens - que vivre cette absence grossière de l'esprit qui, perfidement - ce dernier traître qu'on aurait alors pu imaginer ! -, s'éclipse. Et qui fera tomber en mon cœur ce supplice des grand trous noirs ? Car je ne sais s'il pille ou bien s'il m'abandonne, cet outil vil et morne du cerveau - ma si belle conscience... - ; mais sa terrible défaillance, à mon insu - ça y est, je ne possède plus rien vraiment ! -, m'est un coup de poignard qui me lacère dans le dos. Et suivent en enfilade toutes les dimensions du vide et du dépouillement. »

387- *Dans ce feu qui dévore...* (31)

Poèmes en prose II



Tête noire, feutre sur carton coloré © Xavier Hiron, 1990

Voilà que l'homme, enfin, a rejoint son destin. Voilà que l'homme est cloué à sa croix. Le noir du soir descend et envahit le monde. C'est le soir de cette vie. C'est au soir de sa vie, et la lumière stagne et meurt aux fonds d'odieux et lourds abysses. Une chape le scelle, cet homme, sur sa terre profonde. Et un poids sombre le broie - lui, ce déchet d'homme morne, lui, l'écrasé sur la terre - et pèse sur son crâne comme une masse raide. Puis vers lui elle revient telle une danse lancinante, cette expérience inavouable de l'obscur ! Cela revient, oui, à l'endroit même où la vie, comme une joie profonde, comme un enfant blessé, s'était enfuie. Revient aussi cette expérience de l'obscur et du pur dénuement, quand l'homme achève sa saison ; quand l'homme brise son rythme de vivant et met un point final à son haut chant d'amour, à son hymne de vie. Autrefois - mais autrefois n'est plus -, toutes les saisons dansaient et courraient, allègres, parmi les âmes confondues, se succédant en harmonie dans une ronde souple et de bonheur parfait : ce cercle virevoltant des blonds calendriers ! Mais reviennent pour lui ce froid hiver et sa vieille pénombre ; cette époque chétive où culmine la pauvreté de son jour le plus court. Puis un cadran

Poèmes en prose II

se mêle de conclure : qui clôt et fige ses aiguilles sur un chiffre banal. C'est l'extinction des feux, c'est le jour dénié. L'avancée d'un ciel noir, couvert d'orages et de cyclones, qu'occultent des pâleurs. L'absence qui vous ronge, aussi, et se rapproche au galop...

Voici donc ce qu'un homme doit vivre. Et voici ce qu'il pourra ressentir avant qu'il ne bascule vers l'absence. Voilà donc, alors qu'il a vécu, même incomplètement, comment résumer ses saisons : l'enfance qui passa comme un printemps, belle et blanche ; l'été qui fut son adolescence riieuse et insouciant ; et lorsque l'automne est venu, poussant ses vents comme de grands coups de balais, c'est à peine s'il s'est aperçu, cet homme-là, qu'une lumière avait décliné, et que sa gloire, que tant pourtant il chérissait ! avait périclité. Comme tout un chacun, l'homme avait cru éternelles les rares fleurs qu'il avait su faire siennes. Il s'était attaché à leurs riches senteurs, si fluides qu'on ose un court instant s'y attarder, ô tendre et doux rêveur ! cependant que le bruit des horloges éclatait bel et bien au bleu du ciel, tel un coup de tonnerre. Puis l'hiver est tombé, terrible couperet glacé, avec son givre dans les os. Puis se sont épanchés ses larges froids insidieux : rôdant autour avec cupidité - toute une avidité ! -. Et cette eau tourna rude, subitement chargée des grêles et bourrasques, accumulant son électricité perfide aux portes vives d'un mouvoir, tandis que les boussoles de son être s'affolaient. Mais ce qui rend l'hiver plus pernicieux encore que cette onde si maléfique - voilà ce qu'à quoi un homme songerait à l'orée de sa mort -, c'est qu'un soleil vous est soustrait. C'est qu'aucune aube à jamais ne paraîtra plus. Ni la surprise d'un voyage, ni plus aucune découverte. C'est que se ferme ce couvercle au-dessus de nos têtes : lui, définitivement scellé, sans qu'il nous soit donné de pouvoir réagir.

Et l'homme s'abandonne là, suspendu dans cette attente des douze coups qui, sans aucun doute, bientôt retentiront en déchirant tout l'air : cet air qu'il sut léger, et cependant plein de grâce. Sa vie, son être, sous le coup de cette main violente qui lacère et déchire, et qui, sans la moindre appréhension, vibre, deviennent une lettre quelconque. Plus rien ne reviendra, certes. Plus rien, comme avant, jamais plus ne sera, et lui-même sera dissout. Dimension véritable de l'obscur - cet insidieux obscur ! - et de sa tendre déchirure.

388- *Voilà que l'homme, enfin...* (36)

Poèmes en prose II

Bien au-delà du sombre, bien au-delà du plus grand nombre, il n'est que le néant. Bien au-delà du noir béant, dans ces contrées absurdes où même aucun rêve n'accède, plus rien n'accueille, ni ne réchauffe. Rien, en ce point précis du néant, ne saurait subsister de l'édifice fragile qui constitue un être. Ainsi l'homme est-il mort, attaché à sa croix. Sous un ciel bleu de nuit, cloué à son destin - son unique destin - aux prémises éclatantes des glorieuses pénombres. Mais comment est-il passé de cette pâle évidence à cette autre et très calme évidence ? Comment - et surtout, quand - ce grand basculement ? Laquelle des secondes aura-t-elle pu savoir ? Et laquelle a reçu sa pleine confession : cette compréhension sereine des gisants, comme un assentiment donné à la sourde multitude des choses ? Quand sera-t-elle reçue, cette main preste et pourtant amicale, et secourable aussi, comme la tendresse d'une main amie qui libère ? Nul - ni lui ni le temps - n'aura su lire de ces nouveaux serments : rien, ni même le vent. Ni rien du triste moment ni du sinistre lieu où s'accomplirent ces secrets.

Non, nul. Mais de ceci, le temps seul pourra se souvenir. Et ceci, seul, voudra meubler l'histoire : bien en deçà du sombre, un incomparable amoncellement de nuit touchait à son comble muet, dans un silence étrangement intense. La nuit calme et surabondante chantait - mais aucune voix n'y retentissait plus -. Et l'homme ressentit cette caresse même qui descendait vers lui, envahissant son corps. Il ressentit l'onde fertile d'un souffle qui léchait ses jambes, puis sa bouche, et tout son épiderme froid. Jamais, auparavant, il ne s'était senti, lui, l'homme, annexé de la sorte : son enceinte forcée par une troupe barbare. Et - ô force surprenante de la mort ! - l'homme n'en éprouva pourtant aucun remord. Pas l'ombre d'un regret, sa dernière résistance s'étant à ce point épuisée. Sans pour autant tirer de cet état de fait la moindre esquisse de bonheur, ni même de soulagement... Mais une vague douceur, cependant, irriguait tout son être, comme un flot le ferait d'un terrible abandon, d'une décharge bienfaisante. Cela semblait un autre corps, une terre promise envahissant son propre corps. Et qui fit sienne son sol, sa terre, sa propre chair, dans une étreinte inespérée. Et c'est au sein de cette étreinte bienheureuse, dans ce baiser qui presque touche à l'ambigu, qu'il a semblé à l'homme qu'il daignerait mourir.

Poèmes en prose II

Mais quelle chose, en l'homme cependant - ce gramme de son être, cette once perdue ou rebelle : cette parcelle d'humanité qui ici nous est peinte, tandis qu'un homme crie et meurt sur sa croix -, tenta de résister ? Un sursaut de frayeur, une lucidité de sa raison ? Oh, bien malgré ce fond moelleux ; oh, bien malgré cette promesse de bien-être, sentant la nuit qui s'épaissit ; sachant que grossissaient tous les éclairs en arrière-plan de l'horizon et qu'à mesure sa peur s'intensifiait, l'homme resta rétif à cet immense néant et à sa contagion. Et bien que vacillante, déjà, et presque entièrement délirante, cette part insurgée de son être cria, expulsant par sa bouche ouverte et rouge - le moindre muscle tendu contre - son abomination entière. Cette bouche s'est arrondie comme la gueule noire d'un fusil, d'où son cri de feu a jailli : « Mon âme, mon âme, comment m'as-tu abandonné ? » Ce feu sonore ainsi a jailli de lui-même, comme un rayon de sa conscience, comme une ultime intelligence de son esprit : claire et vaine tout à la fois. Superbe et même désespérée. Superbe car désespérée. Mais par le silence aigu qui bientôt s'ensuivit, dans ce néant humain qui surajoute au sombre et surajoute à l'homme, brutalement, elle se fut ainsi accomplie : la dimension saillante de son irrévocable mort !

389- *Bien au-delà du sombre...* (37)

Enfin, que subsistera-t-il de l'homme, une fois cette oeuvre de sa mort accomplie ? Que subsistera-t-il de lui, exactement, mis à part ce corps aux teintes vert olive, à la posture vaguement raide, aux membres sévèrement alourdis, sans aucun geste qui ne brasse plus l'aube : ses bras ballants, ses muscles meurtris, ses chairs évanescences ; clairement mortifiées et déjà envahies par des reflets de sang figé ? Que subsistera-t-il de lui, réellement, après qu'aura sur lui dévalé cette entreprise mortuaire ? Après qu'aura jailli des nuées sombres ce cataclysme antédiluvien, d'où procèdent les destructions ? Que restera-t-il donc de lui, réellement, mise à part cette vieille mécanique grippée : une charpente d'os usés, en proie à la décrépitude, à la morsure et à la rouille ? Que restera-t-il d'autre qu'une myriade de chairs, que guettent tout pourrissement : la mortification couvant de près tandis qu'autour du long cortège des jours éclate la verdure des hauts sanglots acerbés ?

Poèmes en prose II

Car s'il est vrai qu'il nous faudra descendre l'homme en terre ; s'il est vrai que, pour lui, devront s'accomplir les souterrains principes de sa pourriture ; s'il faut, en somme, que soit soustrait un homme à notre vue de vivant dès que cet homme aura rendu son âme : est-ce pour autant que doit rester intact, aux sens de ses semblables et à leurs yeux chauds et embrumés, l'autre versant de son être ? Pour qu'il s'évade et pour que sourde - et clairement, ainsi, tel qu'une eau souterraine percole - son esprit de corps mort ? Et de ceci uniquement se nourriront les mémoires humaines, lorsque leurs pleurs se lèveront et se lamenteront en glorifiant l'absence. Seul secrètement se vide notre corps. Et lors, si lourd en somme il devient ! Ainsi, tout aussi vide qu'un ciel, il ne peut plus témoigner de rien, sans aucun tremblement ni colère ; sans aucun sentiment où traînerait son goût amer. Seule sa simple présence aux cœurs peut témoigner : cette présence qui, de nous, prend ainsi congé - légèreté des pas feutrés ! -, dans une scène où l'amour et nos chagrins restent liés intensément, tout empreints des tristesses par force réfrénées. Alors se lève une digne douleur ; elle qui tentera de dénier pour nous - et pour nous seulement - cette noirceur des cieux qui, à l'orée d'une grotte sans fond, insidieusement s'amoncellent....

Car puisque l'homme a cessé de souffrir ; puisqu'on descend, inerte, son vague corps d'une croix ; puisqu'il n'est d'autre vie, enfin, qui recommence après la vie - le ciel est éminemment vide -, alors perdue seulement une unique existence : celle de la mémoire. Avons-nous vraiment mesuré tous les enjeux qui se nouent autour d'elle ? Un jeu de pantomime se mène au sein de notre dense univers de silences, et se pare entièrement d'une sérieuse contenance. Nos postures froissées resteront-elles rigides : elles, par les siècles assurées ? Car il s'agit d'un jeu, sans aucun doute, où chacun donne ou rentre son cœur - c'est selon sa sensibilité -, et qui résulte ici d'une gestuelle hautement factuelle. Et chacun de nous, dès lors, prend son rôle ou endosse un costume, comme pour prendre un peu d'une distance qui sauve. Mais le corps, lui, reste roi, en ce triste présent. Le maître étalon est son atroce pesanteur. C'est lui qui, de marbre ou bien de gel, règle tous les silences ; orchestre et dicte les passions, du fond de son trou noir. Il règle les silences : et ainsi, en effet, et alors même que les clameurs se remettent lentement à crisser de par le monde !

Poèmes en prose II

Dans cette descente de la croix ; dans ce chemin qui à rebours se parcourt, tout comme se ferait un retour aux plus fortes entrailles - ô cet amer déchirement, cette mère des agonies ! -, il est cependant une grandeur qui naît alors et nous accompagne. Une grandeur qui nous rassure : celle qui nous vient de la distance des cérémonies.

390- *Enfin, que subsistera-t-il de l'homme...* (37)

Voilà que l'homme n'est plus rien. Poussière, un homme a été mis en terre et, subrepticement, a disparu au large gouffre, corps et âme. Et cet homme qui a sombré n'est plus : un grand noyé parmi les ondes. Un fantôme happé par une pure lame de mer, gisant sous un manteau limpide d'éternité. Et sous le feu d'une lumière éteinte, l'homme n'est réellement plus homme.

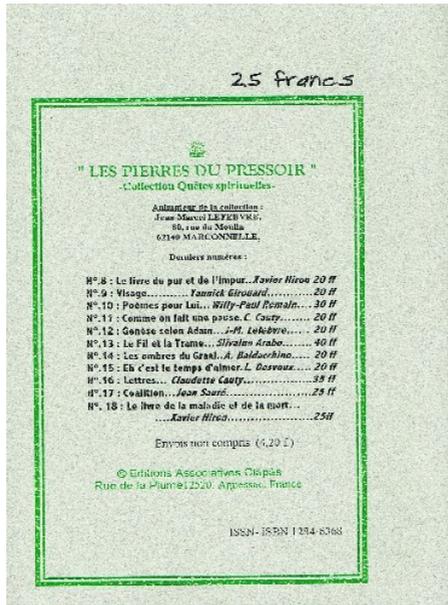
Au loin subsiste encore, sur son triste rocher brisé, agglutinée tel un amas de goélands frileux, ou bien nageant aux brumes claires d'un long hiver, une troupe dé faite de vivants. Son allure folle est à ce point décrépète, et ses moindres mémoires deviennent inquiètes : un verbe endolori. L'esprit de ceux qui restent - qui resteront au monde - : à peine sont-ils sortis de l'œil d'un cyclone, du sein d'une tourmente, et leurs esprits ayant perdu leurs repères nécessaires. Tandis que s'éloigne la trace immatérielle de leur pair, c'est leurs propres limites humaines qui, sous leurs propres yeux fixes et tel un jus que l'on voudrait extraire d'une grappe, semblent extraites par la mort. Et se côtoie à travers eux cette pensée irréfutable, comme l'expression sublime d'une suprême déraison qui pauvrement s'agite en leurs seins bafoués, telle une boussole démagnétisée : « Qui désormais pourra monter au ciel ? Et qu'ils soient clairs ou vides, ces cieus ; nourris du sombre, ou bien chargés d'étoiles mornes ; peuplés des monstres de l'éther ou des pléiades des mystères : n'est-il rien d'autre, au monde, qu'un ciel rêvé ? Qu'un ciel vécu de l'intérieur : si fécond pour nos êtres serviles dont les consciences mornes, finalement, auront été meurtries ? Et bien qu'en lui elles portent, telles de lisses et douloureuses stigmates, les traces violentes de leurs profondes meurtrissures : qui désormais peut croire ? »

Poèmes en prose II

Alors, du fond de son silence retranché, l'homme saura-t-il nous dire quel est ce signe qui s'agite telle une main qui, raide, voudrait nous secourir ? Saura-t-il dire ce qui, pour nous, semble prier dans cette marge étroite qui se faufile entre la vie et la non-vie ? Est-ce un rêve futile ou un odieux mensonge ? Où donc, sous cet amas enseveli, se cacherait l'inaliénable de nos vies ? Où se cache la porte ? Où, le passage secret qui sur tout ouvrirait, et sur son sens et sa sur voie, vers notre monde pesant et amoindri ? Et où, cette vérité que l'on verrait surgir, tel un immense espace bariolé, dans le ressouvenir des précieux arcs-en-ciel ? Où donc, ce salut sans sauvetage ? Et où encore cette terrible destinée qui resterait à modeler ?

Ce chemin, s'il en est, et tel qu'il ouvrirait sur le clair et l'azur, chuchote dans les cœurs. Cette voix, s'il en est, s'écoute avec les oreilles du sourd. Se lit dans les yeux rigides de l'aveugle. Ce chemin, s'il en est, se recevra peut-être et toujours humblement après qu'aient été espérées, toutes nos vies durant, les plus inaccessibles chimères. Il ne pénétrera qu'en nos êtres lassés ; à l'insu de toutes vigilance, tandis que nous aurons vécu le for des affres de ce monde, ainsi que le dernier recoin de la désespérance. Ce chemin, s'il en est - en somme, notre premier chemin de croix -, ne sera pas conquis sous le sceau de la nuit ; ni ne sera acquis, comme s'acquièrent les trésors. Ce chemin, simplement, nous sera octroyé. Et cette voix qui chante, parfois, aussi douce et sereine que la voix souple d'une femme, sera pour nous la jouissance des jours. L'apaisement parfait des nuits qui meublent notre attente. Et rien n'existera - ni ici ni ailleurs : car il n'est rien à espérer qui vienne d'un ailleurs - hormis ce champ fleuri de notre attente. Non, rien n'existera plus : et cela même nourrira notre savoir si humble de vivant. Rien, hormis le ferment de ce qu'il conviendrait désormais de nommer *la seule dimension mystique de la vie*.

391- *Voilà que l'homme n'est plus rien.* (36)



Dos de couverture, Pierres du Pressoir n° 18
© Association CLAPAS, 2000



© Xavier Hiron, vers 1978